





les hommes d'Etat et les petits-maitres, les beaux esprits et les comédiens. Ils se sont enquis à Versailles, à ces lectures de M. de Montfort, et de son temps, pas, a dit l'auteur des *Portraits de XVIIIe siècle*, qu'il faut toujours consulter quand on étudie ces époques; ils se sont égayés aux halles, aux diálogos à la mode des harenages et des marchandes des quatre saisons. Ils ont passé par les intérieurs de la petite bourgeoisie, et ils ont jeté le regard indolent du temps sur la charrette à Manon l'escaut, a partant pour les îles, a avec son chargement de filles prises à la Salpêtrière.

« La Femme au XVIIIe siècle n'a pas seulement l'intérêt d'un livre étudié avec science et composé avec art, la Femme au XVIIIe siècle a, mérite bien r pour une œuvre historique, la saveur d'un livre vécu. »

**Femme de feu (LA)**, roman d'Adolphe Belot. Cet ouvrage part d'abord en feuilletons, dans le *Figaro*, et fut publié ensuite chez l'éditeur Dentu, où est paru en deux volumes de vingt éditions. Les premières scènes du roman se déroulent sur les côtes de Bretagne, dans la petite baie du Poulligon. Le héros, Lucien d'Aubier, est un magistrat de vingt-cinq ans que sa mère veut marier à une jeune et charmante fille, Mlle de Rioux. En principe, Lucien d'Aubier ne repousse pas cette union; mais ce n'est pas pour prendre femme qu'il est venu au monde. Il y est venu chercher un peu de repos, de recueillement, de liberté d'esprit et aussi quelque amusement. Cet homme de vingt-cinq ans, vieillissant à l'âge par des fonctions difficiles et pénibles, avait tout à coup senti le besoin de s'épanouir en pleine liberté. Néanmoins, il n'entrevoit comme une heureuse perspective son mariage avec une jeune fille si douce, lorsqu'il rencontre un ami qui lui parle d'une créature étrange, d'une Parisienne, Mlle Diane Bérard, que les baigneurs avaient surnommé la Femme de feu. Mais, demande Lucien, où est-elle? Elle avait été vivement excitée, ce surmon, que veut-il dire? — Avez-vous jamais, répond l'ami, entendu parler de la phosphorescence de la mer? Et il lui explique alors qu'un attribut de cette phosphorescence est une sorte d'électricité lumineuse qui se dégagerait de l'Océan. Aujourd'hui, la science lui donne une tout autre origine. D'après la nouvelle théorie, des myriades d'animalcules microscopiques, de petits infusoires pélagiques, espèce de globules phosphorescents, s'échappent du fond de la mer, sous l'influence de certaines conditions atmosphériques, remontent à sa surface et s'éclaircissent tout à coup de mille lueurs d'un effet magique. Quoi qu'il en soit, c'est au milieu de cette phosphorescence que Diane Bérard, par une belle nuit, va se baigner Mlle Diane Bérard.

Tandis qu'ils causaient sur la plage du Poulligon, il se fit un mouvement dans les groupes de baigneurs. « La voilà! » dit une voix des ténements, remonant à sa surface et s'éclaircissant tout à coup de mille lueurs d'un effet magique. Quoi qu'il en soit, c'est au milieu de cette phosphorescence que Diane Bérard, par une belle nuit, va se baigner Mlle Diane Bérard.

« Mais ce n'est pas Lucien qui vient de donner la mort, C'est Diane qui a été tuée par le farouche Lamé, et celui-ci s'est tué ensuite. »

« Nous partions dans deux jours pour Nantes et nous ne nous quitterons plus. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

**Femme de feu (LA)**, drame en quatre actes et six tableaux, d'Adolphe Belot, tiré du roman portant le même titre. Ce drame, dont la première représentation eut lieu le 10 mars 1878, fut la pièce d'inauguration du théâtre de la Renaissance. Le roman avait fait grand bruit; M. Hostein espérait que la pièce en ferait davantage encore. Le bain nocturne de Mlle Diane Bérard au sein de la mer phosphorescente était d'ailleurs un sujet de décor bien digne d'attirer l'attention du public. Mais restait à savoir si le roman de M. Belot représentait un drame, les exigences du théâtre ont rendu nécessaires deux changements.

« Il ne reste, dit M. Viti, de la Femme de feu qu'une femme aimante, éperdument éprise et conduite au crime par l'amour. L'intraduisible tableau de son premier mariage a été tout simplement supprimé. Les conjectures du public. Dans le roman, Diane, par ce débarras de son premier mari,

combine, en une infernale mixture, les poisons de Locuste à ceux de Vénus Vastatrix. Au théâtre, ce n'est plus qu'un simple Mlle Lafarge. On lui épargne aussi la honte d'avoir été la femme du régiment. Et c'est tout. Ici, nous n'ai plus que qu'elle l'a trompé, mais parce qu'elle lui résiste. »

La critique dramatique ne put s'empêcher, en analysant la *Femme de feu*, de faire remarquer que ce drame était loin de s'être imposé au public comme une autre pièce du même auteur, l'*Artiste 47* était sympathique, tandis que celui de la *Femme de feu* excitait, comme toute, un médiocre intérêt. On ne comprend guère comment ce magistrat, aux apparences calmes et quasi glaciales, s'enflamme pour Diane Bérard lorsqu'il devrait épouser Mlle de Rioux, et devient amoureux de Mlle de Rioux quand il est devenu le mari de Diane Bérard.

« La Femme de feu, malgré les splendeurs de la mise en scène, malgré la beauté du décor de la mer phosphorescente, n'est qu'un petit nombre de représentations. Cet insuccès doit peut-être, jusqu'à un certain point, être attribué au choix de l'artiste qui fut chargé d'introduire l'œuvre en France. Pour représenter la Femme de feu, cette sirène aux fascinations fatales, il fallait une actrice jeune et belle, assez séduisante pour empôigner le public à son tour, et assez expérimentée pour jouer avec sincérité, Mlle Périga, chargée du rôle de Diane Bérard, s'y montra au contraire froide et guindée. Le personnage de Lucien d'Aubier, confié à M. Régner, qui, malgré tout son talent, ne parvint pas à forcer l'intérêt en faveur d'un rôle absolument ingrat, fut par là même délaissé. »

**Femme de Claude (LA)**, drame en trois actes et en prose, de M. Alex. Dumas fils (théâtre du Gymnase, janvier 1873). Cette pièce appartient à la catégorie de ceux qui ont été écrits pour valoir la première. Autant ses anciennes pièces, le *Père prodigue*, le *Fils naturel*, le *Demi-monde* se recommandaient par une observation précise et juste, et qu'un nomme idéal, est assés de la *Femme de Claude*, pèchent par l'intrigue et la fausse des situations, des caractères et de la donnée.

Claude Ripert, un inventeur méconnu, a découvert un canon nouveau modèle dont quelques coups suffiraient pour exterminer une armée entière. Une association de personnages invisibles, mais qui voient tout, se sont tout et qui peuvent tout, entreprennent de lui dérober son invention. Ces personnages ont des agents qui entendent ce qui se dit à des distances surprenantes et qui passent à travers les murs sans laisser de traces; l'invention de Claude est en grand danger. L'association, qui dispose d'un capital de plusieurs milliards souscrits par des actionnaires mystérieux, dans le but de dépouiller le pauvre inventeur de son œuvre, a pour chef de ses agents, du nom de Montagnac. Ce Montagnac n'y a pas par quatre chemins: il offre deux millions à la femme de Claude en échange de certain manuscrit ou de décrets de son mari est détaillée par le menu. De plus, il sait tout; il a son calepin toute l'histoire de Mme Claude, écrite par les espions de la société, et il la menace de révéler tout, toujours dans des moments critiques, en apparaissant tout à coup derrière une porte, sous un rideau, dans un placard d'où il jaillit comme un diable d'une boîte à surprise. Il a même, en son pouvoir, la femme de Claude, dit M. Fr. Sarcely, a commis une faute avant son mariage; elle a eu un enfant qu'elle n'a pas avoué à celui qui la prenait pour épouse. Il n'a pas tardé à découvrir la vérité. Il a pardonné; mais l'enfant n'a été depuis, pour la mauvaise mère, qu'un prétexte à cacher de nouveaux rendez-vous. Elle est allée d'amant en amant, quittant le domicile conjugal, y rentrant, se faisant payer par ceux qui obtenaient ses faveurs. Elle a perdu son enfant et elle n'a senti que de la joie d'en être débarrassée. Il lui en est venu un autre, qu'il était, pour de bonnes raisons, impossible de mettre sur le compte du mari. Elle a eu recours au crime pour s'en débarrasser. Il faut dire que toutes ces abominations sont accomplies quand le héros se lève sur le premier acte, et que nous n'en avons que le récit. C'est tout ce que nous pouvons en supporter, et encore! Quand la pièce commence, il lui a plus de dix ans. Elle a été mariée à son premier mari, qui n'y fait plus attention qu'à son chien qui revient à la niche après avoir couru, et qui n'a plus de maître. C'est M. Clésinger, qui la tente par l'appât de deux millions et qui l'étraye en lui mettant sur la gorge la menace de révéler son infanticide. Et alors la voilà qui met le siège devant son mari; veut lui soulever son secret. Repoussez, elle s'adresse à un jeune homme qui est l'élevé de Claude, le confident de ses travaux, et à qui elle a inspiré une passion furieuse. Elle veut lui soulever son secret. Repoussez, elle s'adresse à un jeune homme qui est l'élevé de Claude, le confident de ses travaux, et à qui elle a inspiré une passion furieuse.

« Mais ce n'est pas Lucien qui vient de donner la mort, C'est Diane qui a été tuée par le farouche Lamé, et celui-ci s'est tué ensuite. »

« Nous partions dans deux jours pour Nantes et nous ne nous quitterons plus. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

**Femme de feu (LA)**, drame en quatre actes et six tableaux, d'Adolphe Belot, tiré du roman portant le même titre. Ce drame, dont la première représentation eut lieu le 10 mars 1878, fut la pièce d'inauguration du théâtre de la Renaissance. Le roman avait fait grand bruit; M. Hostein espérait que la pièce en ferait davantage encore. Le bain nocturne de Mlle Diane Bérard au sein de la mer phosphorescente était d'ailleurs un sujet de décor bien digne d'attirer l'attention du public. Mais restait à savoir si le roman de M. Belot représentait un drame, les exigences du théâtre ont rendu nécessaires deux changements.

« Il ne reste, dit M. Viti, de la Femme de feu qu'une femme aimante, éperdument éprise et conduite au crime par l'amour. L'intraduisible tableau de son premier mariage a été tout simplement supprimé. Les conjectures du public. Dans le roman, Diane, par ce débarras de son premier mari,

ne venait pas le voler. C'était le nom de la femme de Claude, prend alors la résolution de soustraire elle-même le manuscrit; Ripert en est averti par sa servante. Ses pieds sont nus; sa tête est inclinée; elle est superbe; « Tout cela est alors d'un calme faire son chemin de fer, si ce n'est un ami au devoir. J'accroche un de mes amis au chemin de fer. Si en rentrant il y a quelque mesure à prendre, je la prendrai. » Il revient du chemin de fer juste au moment où sa femme jette par la fenêtre un de ses coups de fusil.

« La Femme de feu, malgré les splendeurs de la mise en scène, malgré la beauté du décor de la mer phosphorescente, n'est qu'un petit nombre de représentations. Cet insuccès doit peut-être, jusqu'à un certain point, être attribué au choix de l'artiste qui fut chargé d'introduire l'œuvre en France. Pour représenter la Femme de feu, cette sirène aux fascinations fatales, il fallait une actrice jeune et belle, assez séduisante pour empôigner le public à son tour, et assez expérimentée pour jouer avec sincérité, Mlle Périga, chargée du rôle de Diane Bérard, s'y montra au contraire froide et guindée. Le personnage de Lucien d'Aubier, confié à M. Régner, qui, malgré tout son talent, ne parvint pas à forcer l'intérêt en faveur d'un rôle absolument ingrat, fut par là même délaissé. »

**Femme de Claude (LA)**, drame en trois actes et en prose, de M. Alex. Dumas fils (théâtre du Gymnase, janvier 1873). Cette pièce appartient à la catégorie de ceux qui ont été écrits pour valoir la première. Autant ses anciennes pièces, le *Père prodigue*, le *Fils naturel*, le *Demi-monde* se recommandaient par une observation précise et juste, et qu'un nomme idéal, est assés de la *Femme de Claude*, pèchent par l'intrigue et la fausse des situations, des caractères et de la donnée.

Claude Ripert, un inventeur méconnu, a découvert un canon nouveau modèle dont quelques coups suffiraient pour exterminer une armée entière. Une association de personnages invisibles, mais qui voient tout, se sont tout et qui peuvent tout, entreprennent de lui dérober son invention. Ces personnages ont des agents qui entendent ce qui se dit à des distances surprenantes et qui passent à travers les murs sans laisser de traces; l'invention de Claude est en grand danger. L'association, qui dispose d'un capital de plusieurs milliards souscrits par des actionnaires mystérieux, dans le but de dépouiller le pauvre inventeur de son œuvre, a pour chef de ses agents, du nom de Montagnac. Ce Montagnac n'y a pas par quatre chemins: il offre deux millions à la femme de Claude en échange de certain manuscrit ou de décrets de son mari est détaillée par le menu. De plus, il sait tout; il a son calepin toute l'histoire de Mme Claude, écrite par les espions de la société, et il la menace de révéler tout, toujours dans des moments critiques, en apparaissant tout à coup derrière une porte, sous un rideau, dans un placard d'où il jaillit comme un diable d'une boîte à surprise. Il a même, en son pouvoir, la femme de Claude, dit M. Fr. Sarcely, a commis une faute avant son mariage; elle a eu un enfant qu'elle n'a pas avoué à celui qui la prenait pour épouse. Il n'a pas tardé à découvrir la vérité. Il a pardonné; mais l'enfant n'a été depuis, pour la mauvaise mère, qu'un prétexte à cacher de nouveaux rendez-vous. Elle est allée d'amant en amant, quittant le domicile conjugal, y rentrant, se faisant payer par ceux qui obtenaient ses faveurs. Elle a perdu son enfant et elle n'a senti que de la joie d'en être débarrassée. Il lui en est venu un autre, qu'il était, pour de bonnes raisons, impossible de mettre sur le compte du mari. Elle a eu recours au crime pour s'en débarrasser. Il faut dire que toutes ces abominations sont accomplies quand le héros se lève sur le premier acte, et que nous n'en avons que le récit. C'est tout ce que nous pouvons en supporter, et encore! Quand la pièce commence, il lui a plus de dix ans. Elle a été mariée à son premier mari, qui n'y fait plus attention qu'à son chien qui revient à la niche après avoir couru, et qui n'a plus de maître. C'est M. Clésinger, qui la tente par l'appât de deux millions et qui l'étraye en lui mettant sur la gorge la menace de révéler son infanticide. Et alors la voilà qui met le siège devant son mari; veut lui soulever son secret. Repoussez, elle s'adresse à un jeune homme qui est l'élevé de Claude, le confident de ses travaux, et à qui elle a inspiré une passion furieuse.

« Mais ce n'est pas Lucien qui vient de donner la mort, C'est Diane qui a été tuée par le farouche Lamé, et celui-ci s'est tué ensuite. »

« Nous partions dans deux jours pour Nantes et nous ne nous quitterons plus. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

**Femme de feu (LA)**, drame en quatre actes et six tableaux, d'Adolphe Belot, tiré du roman portant le même titre. Ce drame, dont la première représentation eut lieu le 10 mars 1878, fut la pièce d'inauguration du théâtre de la Renaissance. Le roman avait fait grand bruit; M. Hostein espérait que la pièce en ferait davantage encore. Le bain nocturne de Mlle Diane Bérard au sein de la mer phosphorescente était d'ailleurs un sujet de décor bien digne d'attirer l'attention du public. Mais restait à savoir si le roman de M. Belot représentait un drame, les exigences du théâtre ont rendu nécessaires deux changements.

« Il ne reste, dit M. Viti, de la Femme de feu qu'une femme aimante, éperdument éprise et conduite au crime par l'amour. L'intraduisible tableau de son premier mariage a été tout simplement supprimé. Les conjectures du public. Dans le roman, Diane, par ce débarras de son premier mari,

ne venait pas le voler. C'était le nom de la femme de Claude, prend alors la résolution de soustraire elle-même le manuscrit; Ripert en est averti par sa servante. Ses pieds sont nus; sa tête est inclinée; elle est superbe; « Tout cela est alors d'un calme faire son chemin de fer, si ce n'est un ami au devoir. J'accroche un de mes amis au chemin de fer. Si en rentrant il y a quelque mesure à prendre, je la prendrai. » Il revient du chemin de fer juste au moment où sa femme jette par la fenêtre un de ses coups de fusil.

« La Femme de feu, malgré les splendeurs de la mise en scène, malgré la beauté du décor de la mer phosphorescente, n'est qu'un petit nombre de représentations. Cet insuccès doit peut-être, jusqu'à un certain point, être attribué au choix de l'artiste qui fut chargé d'introduire l'œuvre en France. Pour représenter la Femme de feu, cette sirène aux fascinations fatales, il fallait une actrice jeune et belle, assez séduisante pour empôigner le public à son tour, et assez expérimentée pour jouer avec sincérité, Mlle Périga, chargée du rôle de Diane Bérard, s'y montra au contraire froide et guindée. Le personnage de Lucien d'Aubier, confié à M. Régner, qui, malgré tout son talent, ne parvint pas à forcer l'intérêt en faveur d'un rôle absolument ingrat, fut par là même délaissé. »

**Femme de Claude (LA)**, drame en trois actes et en prose, de M. Alex. Dumas fils (théâtre du Gymnase, janvier 1873). Cette pièce appartient à la catégorie de ceux qui ont été écrits pour valoir la première. Autant ses anciennes pièces, le *Père prodigue*, le *Fils naturel*, le *Demi-monde* se recommandaient par une observation précise et juste, et qu'un nomme idéal, est assés de la *Femme de Claude*, pèchent par l'intrigue et la fausse des situations, des caractères et de la donnée.

Claude Ripert, un inventeur méconnu, a découvert un canon nouveau modèle dont quelques coups suffiraient pour exterminer une armée entière. Une association de personnages invisibles, mais qui voient tout, se sont tout et qui peuvent tout, entreprennent de lui dérober son invention. Ces personnages ont des agents qui entendent ce qui se dit à des distances surprenantes et qui passent à travers les murs sans laisser de traces; l'invention de Claude est en grand danger. L'association, qui dispose d'un capital de plusieurs milliards souscrits par des actionnaires mystérieux, dans le but de dépouiller le pauvre inventeur de son œuvre, a pour chef de ses agents, du nom de Montagnac. Ce Montagnac n'y a pas par quatre chemins: il offre deux millions à la femme de Claude en échange de certain manuscrit ou de décrets de son mari est détaillée par le menu. De plus, il sait tout; il a son calepin toute l'histoire de Mme Claude, écrite par les espions de la société, et il la menace de révéler tout, toujours dans des moments critiques, en apparaissant tout à coup derrière une porte, sous un rideau, dans un placard d'où il jaillit comme un diable d'une boîte à surprise. Il a même, en son pouvoir, la femme de Claude, dit M. Fr. Sarcely, a commis une faute avant son mariage; elle a eu un enfant qu'elle n'a pas avoué à celui qui la prenait pour épouse. Il n'a pas tardé à découvrir la vérité. Il a pardonné; mais l'enfant n'a été depuis, pour la mauvaise mère, qu'un prétexte à cacher de nouveaux rendez-vous. Elle est allée d'amant en amant, quittant le domicile conjugal, y rentrant, se faisant payer par ceux qui obtenaient ses faveurs. Elle a perdu son enfant et elle n'a senti que de la joie d'en être débarrassée. Il lui en est venu un autre, qu'il était, pour de bonnes raisons, impossible de mettre sur le compte du mari. Elle a eu recours au crime pour s'en débarrasser. Il faut dire que toutes ces abominations sont accomplies quand le héros se lève sur le premier acte, et que nous n'en avons que le récit. C'est tout ce que nous pouvons en supporter, et encore! Quand la pièce commence, il lui a plus de dix ans. Elle a été mariée à son premier mari, qui n'y fait plus attention qu'à son chien qui revient à la niche après avoir couru, et qui n'a plus de maître. C'est M. Clésinger, qui la tente par l'appât de deux millions et qui l'étraye en lui mettant sur la gorge la menace de révéler son infanticide. Et alors la voilà qui met le siège devant son mari; veut lui soulever son secret. Repoussez, elle s'adresse à un jeune homme qui est l'élevé de Claude, le confident de ses travaux, et à qui elle a inspiré une passion furieuse.

« Mais ce n'est pas Lucien qui vient de donner la mort, C'est Diane qui a été tuée par le farouche Lamé, et celui-ci s'est tué ensuite. »

« Nous partions dans deux jours pour Nantes et nous ne nous quitterons plus. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

**Femme de feu (LA)**, drame en quatre actes et six tableaux, d'Adolphe Belot, tiré du roman portant le même titre. Ce drame, dont la première représentation eut lieu le 10 mars 1878, fut la pièce d'inauguration du théâtre de la Renaissance. Le roman avait fait grand bruit; M. Hostein espérait que la pièce en ferait davantage encore. Le bain nocturne de Mlle Diane Bérard au sein de la mer phosphorescente était d'ailleurs un sujet de décor bien digne d'attirer l'attention du public. Mais restait à savoir si le roman de M. Belot représentait un drame, les exigences du théâtre ont rendu nécessaires deux changements.

« Il ne reste, dit M. Viti, de la Femme de feu qu'une femme aimante, éperdument éprise et conduite au crime par l'amour. L'intraduisible tableau de son premier mariage a été tout simplement supprimé. Les conjectures du public. Dans le roman, Diane, par ce débarras de son premier mari,

ne venait pas le voler. C'était le nom de la femme de Claude, prend alors la résolution de soustraire elle-même le manuscrit; Ripert en est averti par sa servante. Ses pieds sont nus; sa tête est inclinée; elle est superbe; « Tout cela est alors d'un calme faire son chemin de fer, si ce n'est un ami au devoir. J'accroche un de mes amis au chemin de fer. Si en rentrant il y a quelque mesure à prendre, je la prendrai. » Il revient du chemin de fer juste au moment où sa femme jette par la fenêtre un de ses coups de fusil.

« La Femme de feu, malgré les splendeurs de la mise en scène, malgré la beauté du décor de la mer phosphorescente, n'est qu'un petit nombre de représentations. Cet insuccès doit peut-être, jusqu'à un certain point, être attribué au choix de l'artiste qui fut chargé d'introduire l'œuvre en France. Pour représenter la Femme de feu, cette sirène aux fascinations fatales, il fallait une actrice jeune et belle, assez séduisante pour empôigner le public à son tour, et assez expérimentée pour jouer avec sincérité, Mlle Périga, chargée du rôle de Diane Bérard, s'y montra au contraire froide et guindée. Le personnage de Lucien d'Aubier, confié à M. Régner, qui, malgré tout son talent, ne parvint pas à forcer l'intérêt en faveur d'un rôle absolument ingrat, fut par là même délaissé. »

**Femme de Claude (LA)**, drame en trois actes et en prose, de M. Alex. Dumas fils (théâtre du Gymnase, janvier 1873). Cette pièce appartient à la catégorie de ceux qui ont été écrits pour valoir la première. Autant ses anciennes pièces, le *Père prodigue*, le *Fils naturel*, le *Demi-monde* se recommandaient par une observation précise et juste, et qu'un nomme idéal, est assés de la *Femme de Claude*, pèchent par l'intrigue et la fausse des situations, des caractères et de la donnée.

Claude Ripert, un inventeur méconnu, a découvert un canon nouveau modèle dont quelques coups suffiraient pour exterminer une armée entière. Une association de personnages invisibles, mais qui voient tout, se sont tout et qui peuvent tout, entreprennent de lui dérober son invention. Ces personnages ont des agents qui entendent ce qui se dit à des distances surprenantes et qui passent à travers les murs sans laisser de traces; l'invention de Claude est en grand danger. L'association, qui dispose d'un capital de plusieurs milliards souscrits par des actionnaires mystérieux, dans le but de dépouiller le pauvre inventeur de son œuvre, a pour chef de ses agents, du nom de Montagnac. Ce Montagnac n'y a pas par quatre chemins: il offre deux millions à la femme de Claude en échange de certain manuscrit ou de décrets de son mari est détaillée par le menu. De plus, il sait tout; il a son calepin toute l'histoire de Mme Claude, écrite par les espions de la société, et il la menace de révéler tout, toujours dans des moments critiques, en apparaissant tout à coup derrière une porte, sous un rideau, dans un placard d'où il jaillit comme un diable d'une boîte à surprise. Il a même, en son pouvoir, la femme de Claude, dit M. Fr. Sarcely, a commis une faute avant son mariage; elle a eu un enfant qu'elle n'a pas avoué à celui qui la prenait pour épouse. Il n'a pas tardé à découvrir la vérité. Il a pardonné; mais l'enfant n'a été depuis, pour la mauvaise mère, qu'un prétexte à cacher de nouveaux rendez-vous. Elle est allée d'amant en amant, quittant le domicile conjugal, y rentrant, se faisant payer par ceux qui obtenaient ses faveurs. Elle a perdu son enfant et elle n'a senti que de la joie d'en être débarrassée. Il lui en est venu un autre, qu'il était, pour de bonnes raisons, impossible de mettre sur le compte du mari. Elle a eu recours au crime pour s'en débarrasser. Il faut dire que toutes ces abominations sont accomplies quand le héros se lève sur le premier acte, et que nous n'en avons que le récit. C'est tout ce que nous pouvons en supporter, et encore! Quand la pièce commence, il lui a plus de dix ans. Elle a été mariée à son premier mari, qui n'y fait plus attention qu'à son chien qui revient à la niche après avoir couru, et qui n'a plus de maître. C'est M. Clésinger, qui la tente par l'appât de deux millions et qui l'étraye en lui mettant sur la gorge la menace de révéler son infanticide. Et alors la voilà qui met le siège devant son mari; veut lui soulever son secret. Repoussez, elle s'adresse à un jeune homme qui est l'élevé de Claude, le confident de ses travaux, et à qui elle a inspiré une passion furieuse.

« Mais ce n'est pas Lucien qui vient de donner la mort, C'est Diane qui a été tuée par le farouche Lamé, et celui-ci s'est tué ensuite. »

« Nous partions dans deux jours pour Nantes et nous ne nous quitterons plus. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

**Femme de feu (LA)**, drame en quatre actes et six tableaux, d'Adolphe Belot, tiré du roman portant le même titre. Ce drame, dont la première représentation eut lieu le 10 mars 1878, fut la pièce d'inauguration du théâtre de la Renaissance. Le roman avait fait grand bruit; M. Hostein espérait que la pièce en ferait davantage encore. Le bain nocturne de Mlle Diane Bérard au sein de la mer phosphorescente était d'ailleurs un sujet de décor bien digne d'attirer l'attention du public. Mais restait à savoir si le roman de M. Belot représentait un drame, les exigences du théâtre ont rendu nécessaires deux changements.

« Il ne reste, dit M. Viti, de la Femme de feu qu'une femme aimante, éperdument éprise et conduite au crime par l'amour. L'intraduisible tableau de son premier mariage a été tout simplement supprimé. Les conjectures du public. Dans le roman, Diane, par ce débarras de son premier mari,

ne venait pas le voler. C'était le nom de la femme de Claude, prend alors la résolution de soustraire elle-même le manuscrit; Ripert en est averti par sa servante. Ses pieds sont nus; sa tête est inclinée; elle est superbe; « Tout cela est alors d'un calme faire son chemin de fer, si ce n'est un ami au devoir. J'accroche un de mes amis au chemin de fer. Si en rentrant il y a quelque mesure à prendre, je la prendrai. » Il revient du chemin de fer juste au moment où sa femme jette par la fenêtre un de ses coups de fusil.

« La Femme de feu, malgré les splendeurs de la mise en scène, malgré la beauté du décor de la mer phosphorescente, n'est qu'un petit nombre de représentations. Cet insuccès doit peut-être, jusqu'à un certain point, être attribué au choix de l'artiste qui fut chargé d'introduire l'œuvre en France. Pour représenter la Femme de feu, cette sirène aux fascinations fatales, il fallait une actrice jeune et belle, assez séduisante pour empôigner le public à son tour, et assez expérimentée pour jouer avec sincérité, Mlle Périga, chargée du rôle de Diane Bérard, s'y montra au contraire froide et guindée. Le personnage de Lucien d'Aubier, confié à M. Régner, qui, malgré tout son talent, ne parvint pas à forcer l'intérêt en faveur d'un rôle absolument ingrat, fut par là même délaissé. »

**Femme de Claude (LA)**, drame en trois actes et en prose, de M. Alex. Dumas fils (théâtre du Gymnase, janvier 1873). Cette pièce appartient à la catégorie de ceux qui ont été écrits pour valoir la première. Autant ses anciennes pièces, le *Père prodigue*, le *Fils naturel*, le *Demi-monde* se recommandaient par une observation précise et juste, et qu'un nomme idéal, est assés de la *Femme de Claude*, pèchent par l'intrigue et la fausse des situations, des caractères et de la donnée.

Claude Ripert, un inventeur méconnu, a découvert un canon nouveau modèle dont quelques coups suffiraient pour exterminer une armée entière. Une association de personnages invisibles, mais qui voient tout, se sont tout et qui peuvent tout, entreprennent de lui dérober son invention. Ces personnages ont des agents qui entendent ce qui se dit à des distances surprenantes et qui passent à travers les murs sans laisser de traces; l'invention de Claude est en grand danger. L'association, qui dispose d'un capital de plusieurs milliards souscrits par des actionnaires mystérieux, dans le but de dépouiller le pauvre inventeur de son œuvre, a pour chef de ses agents, du nom de Montagnac. Ce Montagnac n'y a pas par quatre chemins: il offre deux millions à la femme de Claude en échange de certain manuscrit ou de décrets de son mari est détaillée par le menu. De plus, il sait tout; il a son calepin toute l'histoire de Mme Claude, écrite par les espions de la société, et il la menace de révéler tout, toujours dans des moments critiques, en apparaissant tout à coup derrière une porte, sous un rideau, dans un placard d'où il jaillit comme un diable d'une boîte à surprise. Il a même, en son pouvoir, la femme de Claude, dit M. Fr. Sarcely, a commis une faute avant son mariage; elle a eu un enfant qu'elle n'a pas avoué à celui qui la prenait pour épouse. Il n'a pas tardé à découvrir la vérité. Il a pardonné; mais l'enfant n'a été depuis, pour la mauvaise mère, qu'un prétexte à cacher de nouveaux rendez-vous. Elle est allée d'amant en amant, quittant le domicile conjugal, y rentrant, se faisant payer par ceux qui obtenaient ses faveurs. Elle a perdu son enfant et elle n'a senti que de la joie d'en être débarrassée. Il lui en est venu un autre, qu'il était, pour de bonnes raisons, impossible de mettre sur le compte du mari. Elle a eu recours au crime pour s'en débarrasser. Il faut dire que toutes ces abominations sont accomplies quand le héros se lève sur le premier acte, et que nous n'en avons que le récit. C'est tout ce que nous pouvons en supporter, et encore! Quand la pièce commence, il lui a plus de dix ans. Elle a été mariée à son premier mari, qui n'y fait plus attention qu'à son chien qui revient à la niche après avoir couru, et qui n'a plus de maître. C'est M. Clésinger, qui la tente par l'appât de deux millions et qui l'étraye en lui mettant sur la gorge la menace de révéler son infanticide. Et alors la voilà qui met le siège devant son mari; veut lui soulever son secret. Repoussez, elle s'adresse à un jeune homme qui est l'élevé de Claude, le confident de ses travaux, et à qui elle a inspiré une passion furieuse.

« Mais ce n'est pas Lucien qui vient de donner la mort, C'est Diane qui a été tuée par le farouche Lamé, et celui-ci s'est tué ensuite. »

« Nous partions dans deux jours pour Nantes et nous ne nous quitterons plus. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

« On le voit, le dénouement rachète un peu les nombreuses scènes tout à fait crues que l'auteur a semées à profusion dans son livre. M. Belot n'a pas tenu à justifier l'adage: *In cauda venenum*. »

**Femme de feu (LA)**, drame en quatre actes et six tableaux, d'Adolphe Belot, tiré du roman portant le même titre. Ce drame, dont la première représentation eut lieu le 10 mars 1878, fut la pièce d'inauguration du théâtre de la Renaissance. Le roman avait fait grand bruit; M. Hostein espérait que la pièce en ferait davantage encore. Le bain nocturne de Mlle Diane Bérard au sein de la mer phosphorescente était d'ailleurs un sujet de décor bien digne d'attirer l'attention du public. Mais restait à savoir si le roman de M. Belot représentait un drame, les exigences du théâtre ont rendu nécessaires deux changements.

« Il ne reste, dit M. Viti, de la Femme de feu qu'une femme aimante, éperdument éprise et conduite au crime par l'amour. L'intraduisible tableau de son premier mariage a été tout simplement supprimé. Les conjectures du public. Dans le roman, Diane, par ce débarras de son premier mari,

ne venait pas le voler. C'était le nom de la femme de Claude, prend alors la résolution de soustraire elle-même le manuscrit; Ripert en est averti par sa servante. Ses pieds sont nus; sa tête est inclinée; elle est superbe; « Tout cela est alors d'un calme faire son chemin de fer, si ce n'est un ami au devoir. J'accroche un de mes amis au chemin de fer. Si en rentrant il y a quelque mesure à prendre, je la prendrai. » Il revient du chemin de fer juste au moment où sa femme jette par la fenêtre un de ses coups de fusil.

« La Femme de feu, malgré les splendeurs de la mise en scène, malgré la beauté du décor de la mer phosphorescente, n'est qu'un petit nombre de représentations. Cet insuccès doit peut-être, jusqu'à un certain point, être attribué au choix de l'artiste qui fut chargé d'introduire l'œuvre en France. Pour représenter la Femme de feu, cette sirène aux fascinations fatales, il fallait une actrice jeune et belle, assez séduisante pour empôigner le public à son tour, et assez expérimentée pour jouer avec sincérité, Mlle Périga, chargée du rôle de Diane Bérard, s'y montra au contraire froide et guindée. Le personnage de Lucien d'Aubier, confié à M. Régner, qui, malgré tout son talent, ne parvint pas à forcer l'intérêt en faveur d'un rôle absolument ingrat, fut par là même délaissé. »

**Femme de Claude (LA)**, drame en trois actes et en prose, de M. Alex. Dumas fils (théâtre du Gymnase, janvier 1873). Cette pièce appartient à la catégorie de ceux qui ont été écrits pour valoir la première. Autant ses anciennes pièces, le *Père prodigue*, le *Fils naturel*, le *Demi-monde* se recommandaient par une observation précise et juste, et qu'un nomme idéal, est assés de la *Femme de Claude*, pèchent par l'intrigue et la fausse des situations, des caractères et de la donnée.

Claude Ripert, un inventeur méconnu, a découvert un canon nouveau modèle dont quelques coups suffiraient pour exterminer une armée entière. Une association de personnages invisibles, mais qui voient tout, se sont tout et qui peuvent tout, entreprennent de lui dérober son invention. Ces personnages ont des agents qui entendent ce qui se dit à des distances surprenantes et qui passent à travers les murs sans laisser de traces; l